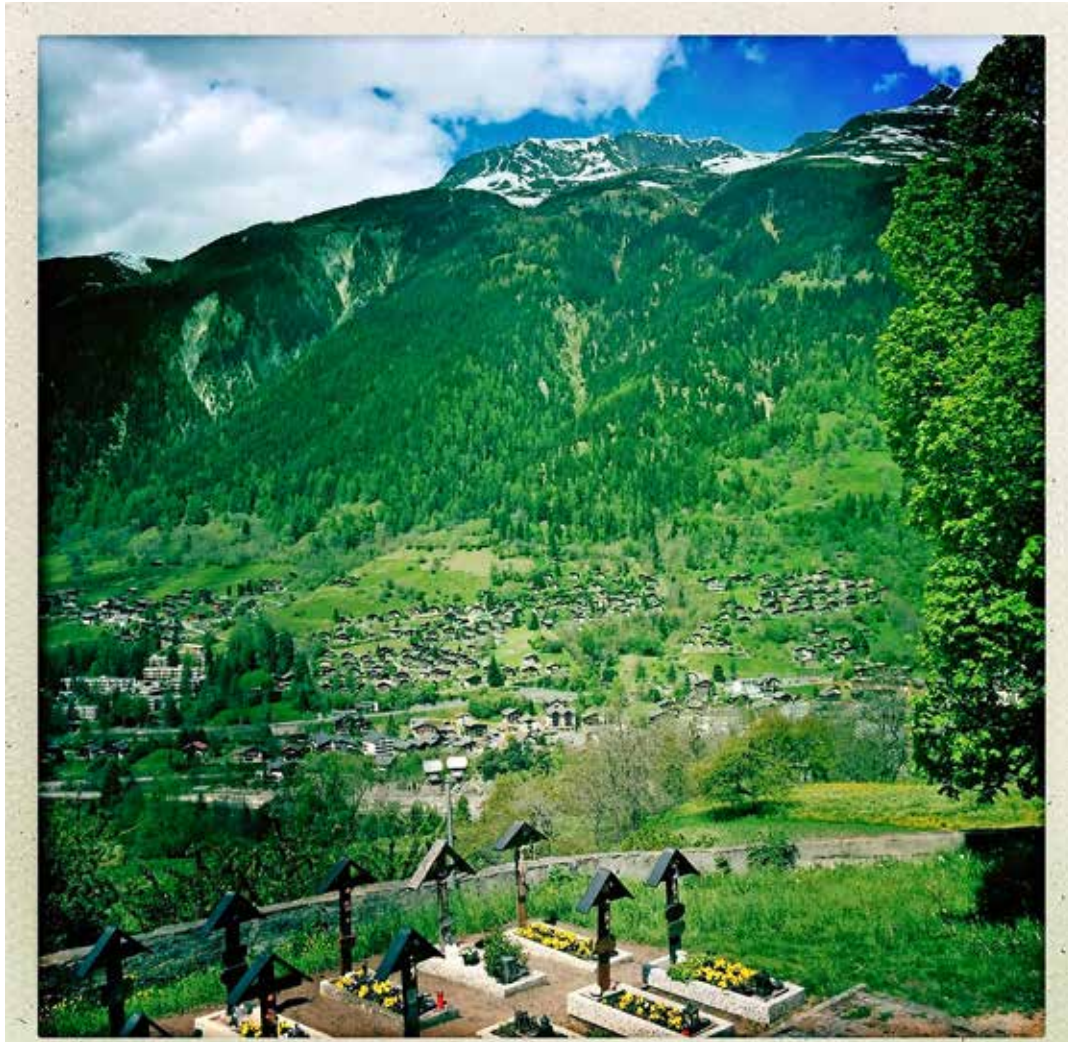


EXISTER, ET AINSI DE SUITE



Dans un décor de suissitude villageoise, Peter va et vient à la recherche de la «vraie vie». Alain Wicht

Premier roman » Alexandre Lecoultré signe avec *Peter und so weiter* une remarquable quête existentielle, polyphonique et helvétique, aussi tendre que désemparée.

Il suit un camion-poubelles, scrute le fond des flaques, emprunte jusqu'au terminus des trams sans conducteur. Il erre, Peter, pour devenir quelqu'un et trouver le chemin de ce qu'ils appellent la «vraie vie», comme si la sienne était un peu fausse, comme si lui n'était personne. «Date de naissance inconnue, heure de naissance inconnue, lieu de naissance inconnu», alors Peter arpente les marges de l'insaisissable présent, déambule dans les bas-côtés du quotidien, sillonnant les replis du village de Z, qui sert de décor au très beau premier roman d'Alexandre Lecoultré.

C'est un carrefour à la croisée des langues, où l'on boit du kafi en mangeant des gipferli, où les mots se mêlent jusqu'à faire d'inextricables nœuds dans la bouche de l'erratique — qui parfois se dénouent, alors on l'appelle Und so weiter pour abrégé. Dans cet entrelacs, il devient Pietro lors de la promenade du soir avec son ami Gianluigi, puis Pedrito avec les Petits-bras de l'épicerie qu'il aide pour pouvoir se servir, enfin Petru avec les musiciens roumains dont les consonnes «chuintent et sifflent entre leurs dents». Autant de rencontres sur le chemin de cet «oiseleur sans cage», qui capte tout mais ne saisit rien.

Et puisque les horoscopes demeurent obscurs, puisque l'astrologue au bout du fil ne lève aucun mystère, il vaut mieux explorer le doré, ses non-lieux, ses vagues alentours. Une

quête comme un va-et-vient, prolongé en dérives fluviales, en échappées ferroviaires, en pérégrinations sans horizon qui échouent à cristalliser un temps comme dilué dans le paysage, caillou figé entre «Himmel und Hölle» sur la grande marelle de l'existence. Vivotant de petits boulots, de petits riens et de grandes questions, Peter le déraciné flotte dans une suite de jours sans début ni fin, jusqu'à enfin rencontrer «celle avec un regard qui le regarde et un sourire qui lui sourit», apparition qui vient, aimante, puis repart.

Dans le regard désabusé de Peter s'élève une beauté profonde et immédiate

Peter und so weiter est une prose de haute voix, sonore de nombreux éclats de parole et de vie, où «chaque instant est un peu un morceau de musique». Une mosaïque linguistique et musicale, éminemment helvétique, qui n'est pas sans faire écho aux polyphonies d'Arno Camenisch. Comme dans *Ustrinkata* de l'écrivain grison, sorti en février dernier, on y retrouve un café en épice social, un personnage de poète incompris, et cette fine nostalgie d'un monde ancien que menace la modernité.

Mais Alexandre Lecoultré n'a rien d'un épigone. Né en 1987, formé en anthropologie à l'Université de Fribourg où sa plume a été remarquée par un 1^{er} Prix au Concours littéraire de 2012, cet écrivain désormais établi à Berne signe ici un

premier roman d'une remarquable singularité. Un texte sensible et sensoriel, gorgé d'une tendresse désemparée que prolongent neuf interludes poétiques, injonctions au symbolisme mystérieux, levées comme autant de toasts mélancoliques à «cette vie qui nous perd et que nous perdons».

Lire entre les lignes

Surtout, son court roman d'apprentissage réinvestit habilement le personnage d'idiot du village — figure de marginal qui traverse la littérature d'ici, du Clou de *La Grande peur dans la montagne* au récent *Sam* d'Edmond Vuilloud —, pour donner forme poétique à son appréhension directe du monde. Dans le regard pur et désabusé de Peter, qui «pourrait avoir mille ans ou n'être même pas né», qui parle de lui à la troisième personne et écoute tout le monde parler, qui échoue à lire les lignes entre lesquelles la vérité est écrite, s'élève une beauté profonde et immédiate, prosaïque parfois, comme affranchie des pesanteurs du passé, des inquiétudes du futur.

Et cette beauté se fraie un chemin de lumière, malgré ce «doute indéfini qui lézarde son corps» lorsque s'impose à la conscience l'absurdité de ce que veut dire exister et ainsi de suite. Un roman comme une profonde quête de sens éparpillée aux quatre vents — car «qui dit que le camion-poubelle ne mène pas à la vraie vie d'abord?» » THIERRY RABOUD

» Alexandre Lecoultré, *Peter und so weiter*, Ed. L'Age d'Homme, 126 pp.



BD

MORT SUR LE GANGE

Lumineux » Toutes les histoires méritent d'être racontées. Certaines encore plus que d'autres. Le récit autobiographique de Sophie Legoubin Caupeil est en tout point remarquable. A 15 ans, son père se noie en Inde en sauvant une jeune femme. Une mort pour une vie qui bouleverse l'équilibre familial. De désespoir, sa maman s'ôte la vie. Son frère sombre dans l'alcool et la dépression. Sophie est la seule à surnager. Qu'est devenue la jeune femme sortie des eaux? Trente ans après le drame, l'auteur part à sa recherche. Sans rancune, mais pour donner sens au sacrifice de son père adoré. Avec le trait aérien et coloré de sa complice Alice Charbin, la narratrice emmène le lecteur dans un voyage intime, dépayçant, chatoyant et saisissant. Une ode lumineuse à la résilience et à l'étrange mécanique du destin. » SJ

» Sophie Legoubin Caupeil/Alice Charbin, *Rita sauvée des eaux*, Ed. Delcourt.



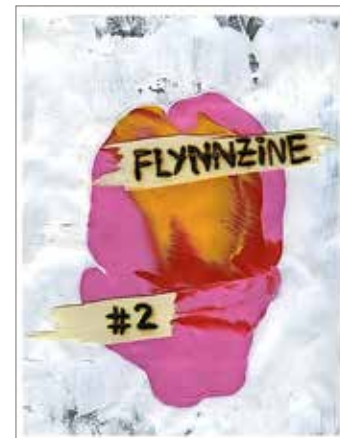
DU BONHEUR DES PORTS

Ecumeux » D'aucuns ont la chance d'avoir expérimenté mille vies. Bernard Giraudeau, décédé en 2010, en fait partie. Acteur, réalisateur, scénariste, producteur et écrivain, le natif de La Rochelle a aussi été marin. Dans *R97 Les Hommes à terre*, il raconte le premier tour du monde de Théo, son alter ego, à bord du porte-hélicoptères *Jeanne d'Arc*. De port en port, de Colombo à Djibouti en passant par Montevideo, l'homme de cinéma évoque une épopée liquide, de l'enfance à l'âge adulte. Il trace le jeune chemin d'un matelot épris de liberté, qui attend sans hâte ses premiers transports portuaires. Magnifiquement illustré par le constant Caillaux, cet album réédité est une invitation à hisser la grand-voile. » SJ

» Caillaux/Giraudeau, *R97 Les hommes à terre*, Ed. Aire Libre.



Feu sa mère



Flynn Maria Bergmann » L'absence comme une brûlure. Alors il a pyrogravé ses mots, un flux de feu posé sur ce bois dont on fait les cercueils. Le texte de Flynn Maria Bergmann, une enluminure enflammée, dit la disparition de sa mère en 2018, tisonne avec tendresse les souvenirs enfouis sous la cendre, promesses non tenues, vertige de l'oubli, images lumineuses. Regrets aussi, car «nous autres ne

savons pas communiquer entre nous. Juste nous frôler, échanger nos solitudes». Le tout relié par le fil d'un tuyau d'oxygène qui court à travers le couloir jusqu'à ce souffle bientôt éteint.

Ecrivain, il suture, le poète et plasticien lausannois. A vif, il relie ce qui peut l'être. Ainsi dans cette nouvelle livraison de son *Flynnzine*, résurgence artistique des fanzines bricolés au temps de la K7 (ici remémoré par Alexandre Loye). En grand et beau format s'y juxtaposent textes, images, photographies. C'est une *Gesamtkunstwerk* punk, que Bergmann agrémente de quelques photos suggestives prises par sa fille artiste Tennessee MacDougall. Au dos du magazine, on devine la Nonna lisant *Le dimanche des mères* de Graham Swift, l'histoire d'une jeune orpheline qui deviendra romancière. L'art, ce miroir de la mort. »

THIERRY RABOUD

» Flynn Maria Bergmann, *Flynnzine #2*, Ed. Art & Fiction, 64 pp.

Au cœur de la Cité des Anges

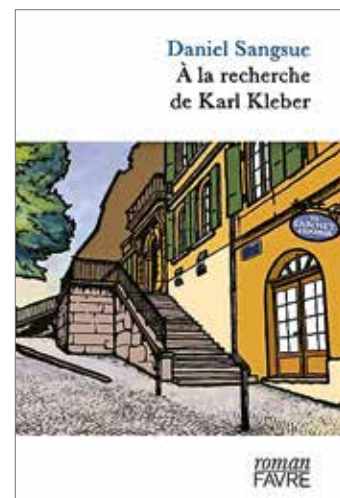


Nombreux sont les personnages qui hantent ce polar complexe écrit sur un ton fluide, souvent visuel au point que le lecteur se sent embarqué dans un épisode d'une série captivante. L'écrivain investit la section des personnes disparues de la police de Los Angeles, où l'on placardise ceux qui ont fauté — à l'instar de l'agent Cohle, aussi à l'aise sur la piste du crime qu'au volant de son Alfa Spider, mais qui porte le fardeau d'une grave erreur professionnelle.

Les zones d'ombre recèlent la belle Lorie, qui tend un piège amoureux à Doug, pantin d'un mafieux classique, planqué derrière ses millions. C'est avec eux aussi que l'écrivain entraîne ses lecteurs vers les bas-fonds de Los Angeles. Centre de don du sang couvrant un trafic d'organes, stupéfiants délégués, bars à filles aux néons roses: bienvenue dans le cœur fumant de la Cité des Anges. » DANIEL FATTORE

» François-Éric Sage, *Le brasier des anges*, Ed. Plaisir de lire, 490 pp.

Ce fut comme une disparition



Daniel Sangsue » De qui se moque-t-on? De Joël Dicker, et c'est assez amusant lorsque, dans son roman policier tout en espièglerie, Daniel Sangsue se plaît à napper ses dialogues d'une glu sentimentale dégoulinant de *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*. Référence litté-

raire parmi les nombreuses autres, doctement référencées, qui truffent cette courte enquête sur les traces d'un professeur de la fantaisiste Université de Morat, soudainement disparu.

Professeur également (désormais émérite), stendhalien et grand chasseur de fantômes littéraires, le Jurassien Daniel Sangsue s'inspire d'un cas bien réel remontant aux années 1990 pour trosser ce petit polar ironique qui joue volontiers avec les codes du genre. Entre séances de spiritisme, élans bibliophiliques et indiscretions de la police judiciaire fribourgeoise, l'auteur-pasticheur en profite surtout pour marier facétieusement son érudition à son goût du mystère, sans oublier de dénoncer, comme il en a la belle habitude, les dérives du système universitaire à la sauce bolognaise. Bien que léger, un roman lettré. » THIERRY RABOUD

» Daniel Sangsue, *A la recherche de Karl Kleber*, Ed. Favre, 160 pp.